

## Le Père Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, missionnaire de la Huronie (1re partie)

André Surprenant, s.j.

Volume 7, numéro 1, juin 1953

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301578ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301578ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

### ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Surprenant, A. (1953). Le Père Pierre-Joseph-Marie Chaumonot, missionnaire de la Huronie (1re partie). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 7(1), 64–87. <https://doi.org/10.7202/301578ar>

## LE PÈRE PIERRE-JOSEPH-MARIE CHAUMONOT, MISSIONNAIRE DE LA HURONIE\*

### INTRODUCTION

*Chaumonot ? Qui est ce Père Chaumonot ? Ils sont peu nombreux ceux qui connaissent son héroïque vie et ses hautes vertus. Pourtant, il a été missionnaire cinquante-deux années, pendant la période, peut-être la plus dure de notre histoire. L'oubli des hommes est venu couvrir cette vie, oubli sans doute favorisé par sa très grande humilité. Fort heureusement, un supérieur aussi prudent qu'avisé, le Père Claude Dablon, lui ordonna d'écrire lui-même ce qu'il jugeait le plus propre à l'édification du prochain.*

*Pierre Chaumonot est né le 9 mars 1611 à Châtillon-sur-Seine. Il connut une jeunesse mouvementée, vagabondant par les routes de France et d'Italie et subissant de nombreuses aventures. A Jerny, au collège des Jésuites, il fut fortement touché par un sermon prononcé lors de la fête de saint François Borgia. Pour suivre plus fidèlement les traces de ce saint, il fit vœu de quitter le monde. Présenté par les Pères du collège au Père Provincial, il fut accepté et envoyé à Rome. Il ne demeura là que six mois cependant, car un noviciat venait d'être fondé à Florence et il fut du nombre des nouveaux novices. Ses vœux prononcés, il régenta une classe de quatrième à Fermo près de Lorette. De retour à Rome, pour se préparer par la philosophie à la théologie, il lut la Relation de 1636 de Brébeuf, qui le décida à demander les missions du Canada.*

*Après diverses instances, il obtint permission de quitter ses études sans les achever, permission d'être prêtre au plutôt, permission de se rendre en France. Finalement, le 4 mai 1639, il quittait Dieppe. Arrivé à Québec le 1er août 1639, le P. Chaumonot partait dès le surlendemain*

---

\* Extrait d'une thèse de maîtrise présentée à l'Université de Montréal. La Revue espère publier la suite de cette étude. (NDLR).

avec le Père Poncet pour la mission huronne. A la suite de son apprentissage avec le Père Antoine Daniel, qui le sauva d'une mort certaine en retenant la main d'un Huron prêt à le frapper d'un coup de hache, il accompagna le géant des missions huronnes, le "saint et illustre Brébeuf", (comme il le nomme lui-même), le grand Héchon dont il recevra le surnom, après sa mort, des sauvages mêmes; ce qui n'était pas une mince gloire, car dans l'esprit des sauvages, il ressuscitait ainsi le Père Brébeuf.

On connaît les difficultés de nos missionnaires, surtout jusqu'en 1650; car il s'agit de la période sanglante des persécutions et des martyrs. Après 1650, Chaumonot revint à Québec, centre de ses activités vers Tadoussac, Montréal, Onnontagué, pays des Iroquois, Gogoouen, Sorel, Notre-Dame de Foye et Notre-Dame de Lorette.

Dans ces deux derniers endroits, de 1665 à 1691, il s'occupa activement d'environ trois cents Hurons qui échappèrent au massacre des Iroquois et se réfugièrent près de Québec, en deçà de Beauport. Ces deux missions lui apportèrent de nombreuses consolations car il vit fleurir parmi ses chers Hurons les plus belles vertus et des actions aussi héroïques que celles des premiers chrétiens de la primitive Église.

Il fut le premier religieux à fêter ses noces d'or de vie religieuse à Québec en 1689. Aux temps de ses dernières maladies, 1691, il remit son supériorat et il mourut au collège de Québec le 21 février 1693, âgé de quatre-vingt-deux ans.

Bref aperçu d'une vie extraordinaire, toute remplie d'amour de Dieu et d'amour des hommes. Nous en présentons le premier chapitre qui comprend la jeunesse, la vocation et le voyage au Canada du Père Pierre-Joseph-Marie Chaumonot.

## CHAPITRE PREMIER

### L'APPEL MISSIONNAIRE

"Ce sont les hommes qui ont fait la Bourgogne. Ils l'ont faite différente aux différentes époques, et, parmi les possibilités offertes par la géographie, c'est l'histoire qui a fait le choix"<sup>1</sup>. La Bourgogne, pays "de saint Bernard, Bossuet, Buffon, Vauban, Lamar-

1. Joseph Calmette, *Les Grands Ducs de Bourgogne* (Paris, 1949), 9.

tine, Piron,... Lacordaire, pour en citer quelques uns"<sup>2</sup>, fut aussi le pays natal de Pierre Chaumonot<sup>3</sup>. Il naquit, en effet, le 9 mars 1611, à Châtillon-sur-Seine, "ville riante avec de belles avenues ombragées", située sur la Côte-d'Or. "Son hôtel de ville a grande allure et quelques hôtels particuliers ont grand air, et donnent à la petite cité une physionomie aristocratique et de bon aloi. Châtillon est la patrie du maréchal Marmont, duc de Raguse, qui l'embellit de son mieux, et des trois frères Nisard qui ont laissé un grand nom dans les lettres<sup>4</sup>."

### 1. — Jeunesse

Son père fut un "pauvre vigneron" et sa mère, une "pauvre fille d'un maître d'école". A l'âge de six ans, le jeune Pierre fréquenta l'école de son grand-père, sise à cinq ou six lieues de Châtillon, afin d'apprendre à lire et à écrire. Il retourna ensuite à Châtillon, chez son oncle, "an old fashioned curé"<sup>5</sup>, qui voulait faire de son neveu un clerc. Il étudia donc au collège de la ville, où, rapidement, il fit "quelques progrès dans le latin".

Mais le cher oncle, fier des talents de son neveu, désirait que Pierre apprît le plain-chant; l'occasion était favorable, car un compagnon de sa classe était musicien. Cependant, cet élève persuada Pierre de le suivre à Beaune où les Pères de l'Oratoire enseignaient. Impossible d'entreprendre le voyage sans argent. Aussi profita-t-il d'une visite de son oncle à l'église pour lui voler cent

2. Pierre Huguenin, *La Bourgogne. Le Morvan, la Bresse* (Grenoble-Paris, 1942), 14-15.

3. Pour la vie du Père Chaumonot, nous suivons: Jean Marie Shea, éd.: *La vie du R.P. Pierre Joseph Marie Chaumonot, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire dans la Nouvelle-France, Écrite par lui-même par ordre de son Supérieur, l'an 1688 et Suite de la vie du R.P. Pierre Joseph Marie Chaumonot, de la compagnie de Jésus, par un Père de la même Compagnie avec la manière d'oraison du vénérable Père, écrite par lui-même* (2 vol., Nouvelle-York, 1858). A l'avenir, l'abréviation sera: AB. La suite de la vie du Père Chaumonot aurait été écrite, soit par le Père Sébastien Rasle (AB, 2: 6), soit par le Père Claude Dablon (R.G. Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents* (73 vol., Cleveland, 1896-1901), 71: 235. Désormais, nous citons: JR.

4. Pierre Huguenin, *La Bourgogne. Le Morvan, la Bresse*, 144.

5. T.J. Campbell, *Pioneer Priests of North America 1642-1710* (2 vol., New-York, 1908), I: 126.

sols<sup>6</sup> et prendre rapidement la fuite. Dieu allait tirer parti de ce léger larcin et de cette fugue pour conduire son élu au noviciat des Jésuites de Rome, puis, de là, à la mission huronne du Canada. “Mes voies ne sont pas vos voies<sup>7</sup>.”

Les deux fuyards se rendirent par “des chemins écartés” à Dijon, “la ville aux cent clochers, capitale intellectuelle du XVIIe siècle, musée lapidaire qu’il faut parcourir sans hâte”<sup>8</sup>. Certes, ils n’avaient pas cette préparation de l’esprit et du corps, dont parle Huguenin, pour visiter la ville<sup>9</sup>, car ils se rendirent tout de suite à Beaune, “la plus intéressante petite ville qui soit”<sup>10</sup>, où ils pensionnèrent chez un bourgeois.

Rapidement, les ressources pécuniaires s’épuisèrent. Pierre écrivit alors à sa mère, demandant à celle-ci de lui envoyer “argent et hardes”, afin de poursuivre ses études à Beaune. La lettre tomba aux mains du père. C’est lui qui répondit: “On ne t’enverra rien; reviens et nous ferons la paix avec ton oncle”. Réponse imprévue. Retourner chez son oncle, Pierre ne le voulait pas, car il s’exposait “à être montré du doigt comme un larron”. Demeurer à Beaune sans argent, impossible; d’où cette décision désespérée de “courir le monde en vagabond.”

Dans le but de se rendre à Rome, il quitta donc Beaune sans “sol ni maille”. Pour le jeune Chaumonot, demander l’aumône, c’était s’abaisser. François Villon écrit dans son *Grand Testament* :

Nécessité faict gens mesprendre  
Et faim saillir les loups des boys.

De même, dans le cas de Chaumonot, la faim et, en plus, l’exemple de deux jeunes Lorrains, qui se rendaient avec lui à Lyon, facilitèrent son “apprentissage de gueux”. “Mais comme je ne faisais que de commencer à en faire le métier, je n’y gagnais que fort maigrement ma petite vie.”

---

6. A sum of about the value of a dollar, Francis Parkman, *The Jesuits in North America in Seventeenth Century* (Boston, 1867), 102.

7. Isaïe, 55, 8. This act which seems to have been a mere peccadillo of boyish, determine his future career, *Ibid.*, 102.

8. Pierre Huguenin, *La Bourgogne. Le Morvan, la Bresse*, 89.

9. *Ibid.*, 89.

10. *Ibid.*, 150.

Lyon, la grande ville, trompa ses espérances. Il traversa le Rhône et s'allia avec un vagabond de son espèce pour un voyage en Italie. Un prêtre, rencontré en chemin, ne put les dissuader de leur projet. Il les aida beaucoup toutefois, en leur permettant de copier son passeport. C'est ainsi qu'ils arrivèrent à Chambéry la "noble cité savoyarde"<sup>11</sup> si chère à saint François de Sales. Au collège des Jésuites, ils demandèrent l'aumône en latin; les Pères eurent grande compassion de ces pauvres jeunes gens. L'un d'eux s'offrit pour conduire Pierre à Lyon et ensuite le faire ramener à Châtillon. Toujours hanté par son vol récent, Pierre s'enfuit avec son compagnon. Dieu le conduisait à Rome...

Après maintes aventures tragi-comiques, en Savoie et en Lombardie, après bien des peines et des fatigues, ils atteignirent Ancône. Chaumonot se décrit en ce temps-là avec un réalisme déconcertant; l'humilité chrétienne à laquelle il était parvenu au moment d'écrire son autobiographie peut seule expliquer ce portrait:

Depuis la tête jusqu'aux pieds, tout faisoit horreur en moi. J'étois pieds nus, ayant été obligé de jeter mes souliers, qui étant rompus me blessaient. Ma chemise pourrie et mes habits déchirés étoient pleins de vermine, ma tête mesme que je ne peignois point se remplit d'une si horrible gâlle qu'il s'y forma du pus et des vers avec une extrême puanteur. La vermine qui étoit dans mes hardes ne me donnoit de trêve que lorsque je rencontrais quelque hospital, parceque les pelerins y quittent leurs haillons avant de se mettre dans les lits qui leur sont préparés. O que ces nuits là m'étoient douces. Il n'y a que les personnes qui ont expérimenté la cruelle persécution que leur font souffrir de tels hotes qui puissent s'imaginer la répugnance que j'avois le matin à rejoindre ma garnison en reprenant mes hardes. Je m'attendois bien que pendant le jour ces domestiques affamés se dédommageroient du jeûne de la nuit. Ce ne fut qu'à Ancône que je connus l'exces de mon mal que j'avois à la tête. Y sentant une pique plus douloureuse qu'à l'ordinaire j'y portai la main pour me gratter et un de mes doigts ayant fait un trou dans ma galle, il s'y attacha un gros ver. A la vue de cette insecte, ma consternation fut indicible. "Faut-il donc", me disoit à moimême, "qu'en punition de mes friponneries je sois mangé tout vif des poux et des vers! Je ne

---

11. Capitale où réside le souverain Sénat et qui est ornée d'un grand collège et de plusieurs églises, François Trochu, *Saint-François de Sales* (2 vol., Lyon, 1946), 2: 554.

m'étonne plus quand j'ôte mon chapeau devant le monde, on témoigne de l'étonnement et de l'horreur à la vue de ma tête...<sup>12</sup>

La proximité de Lorette lui redonna un peu de courage. "Peut-être que la bienheureuse Vierge, qui fait tant de miracles dans ce sacré lieu en faveur des misérables y aura pitié de ma misère"<sup>13</sup>. La bonne sainte Vierge eut pitié, en effet, de son jeune mendiant "quoique je la priasse que fort froidement". Voici comment Chaumonot raconte l'intervention de Marie:

Au sortir de la sainte maison de Marie, une personne inconnue qui paroissoit un jeune homme et qui étoit peut-être un ange, me dit, d'un air et d'un ton de compassion: "Mon cher enfant, que vous avez de mal à la tête! Venez, suivez-moi, je tacherai d'y apporter quelques remèdes". Je le suis, il me mène hors de l'église, derrière un gros pilier, par où il ne passoit personne. Rendus que nous sommes dans ce lieu écarté, il me fait asseoir et me dit d'oter mon chapeau. Je lui obéis, il me coupe tous mes cheveux avec des ciseaux: il me frotte d'un linge blanc ma pauvre tête et sans que je sente aucune douleur, il en ôte entièrement la galle, le pus et la vermine: après quoi il me remet mon chapeau. Je le remercie de sa charité, il me quitte et je suis encore à revoir un si bon médecin et à ressentir un si vilain mal<sup>14</sup>.

Chaumonot passa trois jours à Lorette et il reprit le chemin de Rome avec son compagnon. Ils s'arrêtèrent cette fois en Ombrie à Jerny (Terni), où il devint le valet "d'un vénérable vieillard, docteur en droit"<sup>15</sup>. "J'en remplis même les devoirs les plus bas, et il n'y avoit rien qui ne me parut doux et honorable en comparaison des travaux et des humiliations qui m'avoient dégoûté de ma gueuserie<sup>16</sup>."

Ne sachant pas encore suffisamment la langue italienne, il se confessa en latin à un Jésuite. Celui-ci lui offrit de continuer ses

---

12. AB, I: 16-18.

13. AB, I: 18.

14. AB, I: 19-20.

15. AB, I: 21.

16. AB, I: 21.

études au collège; mais "je pris mal sa pensée, en m'imaginant qu'il vouloit me faire Jésuite"<sup>17</sup>. Toutefois, l'idée était semée en bonne terre. Au docteur qu'il servait, il s'informa de ces Jésuites. Celui-ci lui répondit "tant bien que mal": "qu'ils ne recevoient chez eux que des gens de qualité et d'esprit, que leur religion n'étoit pas si austère que les autres et qu'on pouvoit en sortir même après les vœux"<sup>18</sup>. Chaumonot ajoute: "Ces derniers traits avec lesquels il me les dépeignoient ne me déplaisoient pas. Volontiers je serois entré chez eux pour un temps. Ainsi je n'étois pas encore propre pour le royaume de Dieu, puisque je regardois derrière moi avant que de mettre la main à la charrue"<sup>19</sup>.

Comme saint Ignace avant sa conversion, il entreprit la lecture de livres de dévotion écrits en italien, entre autres, la *Vie de Saints Solitaires*. Par suite, il fut pris d'un grand désir d'imiter les vertus de ces ermites, comme saint Ignace avait voulu imiter saint François d'Assise et saint Dominique. Sans consulter personne, il s'enfuit de la maison de son maître "à dessein de se cacher en France dans quelque solitude", après son pèlerinage à Rome. Cependant sa vocation d'ermite fut rapidement ébranlée: "Après quelques lieues de chemin il me vint à la pensée de m'éprouver, si je pouvois vivre de légumes comme les anachorètes. Je prends du blé en herbe, je le porte à ma bouche, je le mâche, mais je ne puis l'avaler. Mon retour fut à mon métier de mendiant..."<sup>20</sup>

De Rome, Chaumonot revint à Jerny au service du même maître. Il devint précepteur des deux fils d'un ami intime de son maître, nommé Il Signore Bapitone. En même temps, il fut présenté aux Pères Jésuites qui l'admirent en rhétorique, mais pour remplacer bientôt un ecclésiastique comme régent d'une basse classe. Déjà, notre mendiant est transformé. C'est lui maintenant qui fait l'aumône, partageant ses économies entre les églises et les pauvres.

Le jour de la fête du bienheureux François de Borgia, touché par le sermon d'un Père, il décida de suivre l'exemple du Bienheu-

---

17. AB, I: 22.

18. AB, I: 23-24.

19. AB, I: 23.

20. AB, I: 23-24.



reux et fit vœu de quitter le monde et d'entrer en religion, soit chez les Jésuites, soit chez les Capucins ou chez les Récollets<sup>21</sup>.

## 2. — *Vocation*

Chaumonot connut les heures, angoissantes parfois, du choix d'une vocation. A Jerny, les Jésuites attendaient l'arrivée de leur Provincial. Le démon profita de ce délai pour troubler Chaumonot "par divers doutes". "Tantôt il me suggéroit que je n'avois pas les qualités nécessaires à un Jésuite, et tantôt il m'alléguoit qu'ayant commis plusieurs péchés mesme d'impureté, je devois pour en faire pénitence choisir une religion plus austère que la Compagnie de Jésus". Georges Goyau écrit avec humour: "Il se tâtait pour savoir s'il serait Carme, ou Récollet ou Capucin"<sup>22</sup>. De fait, il s'adressait tantôt aux uns tantôt aux autres. Le raisonnement suivant le fit sortir de ses doutes: "Ayant fait réflexion sur ce que le Capucin et le Jésuite m'avoit dit séparément, que leur Père Provincial viendrait après Pâques, je me résolus d'entrer dans la religion de celui des deux provinciaux qui après mon arrivés, auroit le premier la bonté de me recevoir."<sup>23</sup>

Ainsi fut décidé, ainsi fut fait. Le Père Provincial des Jésuites survint le premier à Jerny. Pierre Chaumonot fut présenté, puis accepté et envoyé avec de "bonnes lettres au noviciat de Saint-André à Rome"<sup>24</sup>.

A vingt et un ans, le 18 mai 1632, il se joignait "membre si chétif, si difforme à un si noble et si beau corps"<sup>25</sup> la Société de Jésus, "tout intimidé, tout humilié, et joyeusement reconnaissant, de se voir, lui, Joseph Chaumonot, parmi des novices dont il lui semblait qu'il eût été fait pour être le laquais ou le marmiton"<sup>26</sup>.

Au sortir de sa retraite, il tomba malade d'une grosse fièvre qui dura jusqu'à la fête des saints apôtres Pierre et Paul. "Le méde-

21. AB, 26-27.

22. Georges Goyau, *Les Origines religieuses du Canada* (Paris, 1924), 170.

23. AB, I: 28.

24. AB, I: 29.

25. AB, I: 30.

26. Georges Goyau, *Les Origines religieuses du Canada*, 171.

ein qui observoit les symptômes de mon mal, ayant dit à mon infirmier que le lendemain matin l'accès me reprendroit à telle heure, je répondis que j'étois quitte de ma fièvre et qu'elle ne reviendrait plus"<sup>27</sup>. En la fête même des apôtres Pierre et Paul, les novices avaient congé. A cette occasion, dans leur "grande promenade", ils devaient visiter l'église de Saint-Pierre et demander, par l'intercession du Prince des Apôtres, la guérison de leur frère malade. C'étaient, sans doute, de fervents novices, car "le médecin revenu après l'heure marquée me trouva sans fièvre et je n'eus plus besoin de lui"<sup>28</sup>. Deuxième d'une série de guérisons, apparemment miraculeuses, qui devaient montrer l'incomparable esprit de foi du Père Chaumonot, esprit de foi "capable de transporter les montagnes", écrit le Père de Rochemonteix<sup>29</sup>.

Six mois après son entrée, soit en novembre 1632, il fut envoyé avec trois autres compagnons au nouveau noviciat de Florence, fondé récemment par un marquis. Chaumonot ajoute, à cette occasion, une note qui révèle très bien son caractère: "Je trouvai là un Recteur avec qui j'eus bien plus d'ouverture de cœur qu'avec mon recteur de Rome. Celui-ci me paroissoit trop grave et trop sévère au lieu que celui-là avoit une affabilité et une douceur charmante: tant il est vrai que les saints n'ont pas tous un même caractère de grâce et de vertu"<sup>30</sup>. Déjà le Seigneur récompensait le généreux novice en lui accordant les douceurs de ses consolations. Il écrira plus tard: "Depuis ce temps-là jusqu'en 1688 que j'écris ceci, c'est-à-dire, depuis 55 ans au moins, je n'ai expérimenté ni secheresse ni ennui, ni dégoût dans mes oraisons"<sup>31</sup>.

Tôt ou tard, Dieu éprouve celui qui le sert bien. Nouvelle maladie: une pleurésie, causée par un refroidissement, un jour où, novice, il demandait l'aumône par les rues. Il fut saisi d'une fièvre "qui tourmentait plus son esprit que son corps". Cette fois, l'obé-

---

27. AB, I: 31.

28. AB, I: 31.

29. Camille de Rochemonteix, *Les Jésuites et la Nouvelle-France au XVII<sup>e</sup> siècle* (3 vol., Paris, 1895—1896), I: 401. Désormais, nous citerons: Rochemonteix. Nous comptons jusqu'à onze interventions apparemment miraculeuses.

30. AB, I: 31.

31. AB, I: 33-34.

issance au Supérieur fut plus efficace que les fameuses saignées et médecines de l'époque. En effet, son Recteur lui ordonna d'enfoncer plusieurs fois dans son gosier une plume trempée dans une huile puante et vilaine. Traitement qui demandait, certes, un grand esprit de foi... Mais, à chaque fois qu'il enfonçait la plume dans sa gorge, il la sortait pleine de pituite, de sorte que "les douleurs au côté cessèrent, la fièvre le quitta et dès le lendemain il se vit en parfaite santé<sup>32</sup>."

Le terme du noviciat approchait... et, avec ces jours décisifs, les premiers vœux perpétuels. Chaumonot subissait habituellement de violents maux de tête. Craintes du Père Maître; angoisses du novice. Chaumonot se recommanda à saint Joseph qui, pensait-il, mieux que personne, "pouvait le faire admettre pour toujours dans la Compagnie de Jésus"<sup>33</sup>. La consulte, ne pouvant se décider, ni à le recevoir ni à le renvoyer, demanda l'avis d'un médecin. Il interrogea le patient: "Comment se passent vos méditations; pouvez-vous vous y appliquer avec un si grand mal de tête". Frère Chaumonot répondit ingénument: "A la vérité, au commencement de mes oraisons, je sens bien mon mal mais un peu après, aussitôt que je suis en train je ne sens plus de douleur". Et Monsieur le médecin de prononcer cette favorable sentence, digne d'être inscrite sur tous les murs des noviciats: "Mes Pères, qui peut, étant novice, faire une bonne contemplation, pourra bien, étant régent, faire une bonne leçon"<sup>34</sup>. Le novice retourna à sa chambre. Nouvelle recommandation à son puissant avocat saint Joseph. Bientôt après, le Recteur tout joyeux, "avec bien des démonstrations d'amitié", annonça à son fidèle novice, sa réception dans la Compagnie de Jésus.

Scolastique approuvé, Pierre Chaumonot retourna à Rome et, de là, à Fermo, petite ville située à trois lieues de Lorette. Il y fut régent pendant deux ans et demi, enseignant d'abord la quatrième, puis la deuxième. C'est à Fermo qu'il réapprit sa langue maternelle, grâce à un Père français de Lorette qui lui prêta trois volumes français. "Dieu bénit mon obéissance. Je m'appliquai, à cette lecture,

---

32. AB, I: 35.

33. AB, I: 36.

34. AB, I: 37.

où d'abord je ne concevois quasi rien, mais avant que j'eusse lu la moitié d'un de ces livres, j'entendois tout ce que je lisois<sup>35</sup>."

A la visite du Père Provincial, quelques Pères du collège sollicitèrent pour Chaumonot la permission d'étudier la théologie à Rome. Permission accordée, à condition toutefois qu'il répâtât auparavant sa philosophie. Dessein providentiel, car à Rome, il devait rencontrer le Père Joseph Poncet<sup>36</sup> qui lui montra une relation du Canada composée "par le saint et illustre missionnaire des Hurons, le Père Jean de Brébeuf"<sup>37</sup>. Il s'agit de la Relation de 1636 dans laquelle "Brébeuf entend montrer, dans un avertissement préalable, ce qu'il faut souffrir pour le Christ. "Pages vigoureuses, écrit le Père Latourelle, d'un réalisme surnaturel qui révèlent mieux que tout les splendeurs de son âme, toute nourrie d'abnégation et de charité"<sup>38</sup>. Nous empruntons au Père Latourelle, bien habilité pour interpréter la pensée de saint Jean de Brébeuf, le résumé de cette relation qui a tant impressionné Chaumonot:

Adjoustez à tout cela que nostre vie ne tient quasi qu'à un filet, & si en quelque lieu du monde que nous soyons nous

---

35.AB, I: 38.

36. Poncet est né à Paris, le 7 mai 1610, entré chez les Jésuites le 30 juillet 1629. Il revint en France le 18 septembre 1657 et mourut à la Martinique le 11 juin 1675, Arthur Melançon, *Liste de Missionnaires Jésuites, Nouvelle-France et Louisiane* (Montréal, 1929), 63. Désormais l'abréviation sera: Melançon. "Ce grand religieux, écrit Charlevoix, qui a été une des plus vives lumières de sa Compagnie et dont la mémoire est en bénédiction dans les colonies françaises de l'Amérique, qu'il a presque toutes arrosées de ses sueurs et quelques unes même de son sang", Dom Albert Jamet, éd.: *Marie de l'Incarnation, Ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France. Écrits spirituels et historiques, publiés par Dom Claude Martin de la Congrégation de France, avec des annotations critiques, des pièces documentaires et une biographie nouvelle* (4 vol., Québec, 1929—1939), 2: 321. A l'avenir, l'abréviation sera: ES. D'autre part, le Père Vimont écrit au général Caraffa le 15 octobre 1646: "Pater J. Poncet quoad obedientiam male se gessit ab eo tempore quo versatur in hac missione", Rochemonteix, 2: 217, n. 2. Voir Rochemonteix, 2: 217—220. Son père était Jean Poncet, seigneur de la Rivière et de Brétigny, conseiller en la cour des Aydes et l'un des cent associés de la Nouvelle-France. Marguerite Thiersault, veuve de Jean Poncet, était entrée aux environs de 1647 au Carmel de la rue Chapon... ES, 4: 267—268, n. 155. Marguerite Thiersault devait être la bienfaitrice de la première heure de la fondation de Québec; elle ne cessera jamais ses dons, même après son entrée au Carmel, ES, 3: 120, n. 3.

37. AB, I: 39—40.

38. René Latourelle, *Étude sur les écrits de Saint-Jean de Brébeuf* (2 vol., Montréal, 1952—1953), I: 209. Sans connaître exactement le retentissement qu'elle eut en France, nous savons qu'elle fut l'occasion d'une précieuse vocation à la Huronie, celle du Père Chaumonot, *Ibid.*, 41. Désormais, l'abréviation sera: Latourelle.

devons attendre la mort à toute heure & avoir tousiours nostre ame entre nos mains, c'est particulièrement en ce pays. Car outre que vostre cabane n'est que comme de la paille, & que le feu peut y prendre à tout moment, nonobstant le soin que vous prenez pour détourner les accidens, la malice des sauvages vous donne sujet de ce côté-là d'estre dans des craintes quasi perpétuelles; un mécontent vous peut brusler ou fendre la teste à l'escart.

Voilà pour les dangers du corps: ils ne sont rien auprès de ceux de l'âme. Nul soutien spirituel: "En France, la grande multitude & le bon exemple des Chrestiens, la célébrité des Festes, la Majesté des Eglises si bien parées vous preschent la piété: & dans nos maisons la ferveur des Nostres, leur modestie & tant de belles vertus qui éclatent en toutes leurs actions, sont autant de voix puissantes qui vous crient sans cesse, *respice & fac similiter*". Ici, autour de soi, on n'entend que blasphèmes, on ne voit qu'impuretés. Impossible de se recueillir; souvent même il faut renoncer à l'unique consolation de dire la messe...

Commence alors la deuxième partie de l'avertissement. Envisagées dans une perspective surnaturelle, les misères se transforment et ne sont plus que grandeurs. Et Brébeuf passe en revue, pour les mettre dans l'axe de la croix, voyage, logement, vivre, coucher, froidure:

Le sommeil que nous prenons couchez sur nos nattes, nous semble aussi doux que dans un bon lit: les viandes du Pays, ne nous dégoustent point, quoy qu'il n'y ait guères d'autre assaisonnement que celui que Dieu y a mis, & nonobstant les froidures d'un hyver de six mois passé à l'abri d'une Cabane d'escorces percée à jour,... personne ne s'est plaint de mal de teste ou d'estomac; nous ne sçavons ce que c'est que fluxions, reumes, catarres; ce qui me fait dire que les délicats n'entendent rien en France à se défendre contre le froid; ces chambres si bien tapissées, ces portes si bien jointes, & ces fenestres fermées avec tant de soin, ne servent qu'à en faire ressentir les effets plus cuisans...

Il y a dans l'avertissement de Brébeuf, un souffle et un accent qui rappellent le saint Paul de la deuxième épître aux Corinthiens. C'est le même jaillissement intérieur, la même vigueur d'images, la même fine pointe d'humour. De telles pages débordent la littérature. Elles n'expriment pas le rêve naïf d'un emballé, mais la vie même d'un homme mort au monde et vivant au Christ, prodige de patience, de douceur, d'abnégation, d'humilité vraie<sup>39</sup>.

---

39. Latourelle, I: 210-212.

“Dans la lecture de cette Relation, écrit Chaumonot, je remarquai deux choses; l’une que dans ce pays là, il n’y a ni pain, ni vin, ni aucune des nourritures ordinaires qui adoucissent la vie en Europe; qu’au contraire il y a beaucoup à souffrir; l’autre que pour instruire et pour convertir ces nations barbares, l’humilité, la patience, la charité, et le zèle des âmes étoient plus nécessaires que beaucoup d’esprit et de science<sup>40</sup>.”

Or, dès son noviciat, Chaumonot avait écrit au Père Vitelleschi, général de la Compagnie: “que s’il avoit besoin de quelqu’un pour les missions étrangères, je m’offrois à sa Paternité pour celle où il y avoit le plus à souffrir. Là-dessus je fis réflexion que sans connoître la mission des Hurons je l’avois demandée, puisqu’elle étoit une de celles où la nature trouve moins de satisfaction<sup>41</sup>.”

Chaumonot confia son projet au Père Poncet nommé pour cette mission et bien aise d’être accompagné d’un tel homme. Or, pour devenir missionnaire, il lui fallait une série de permissions extraordinaires: quitter ses études sans les achever, être prêtre au plus tôt, partir de Rome pour la France<sup>42</sup>. Il s’adressa au Père Général et confia ses hautes ambitions à Dieu; il pouvait répéter après Marie de l’Incarnation qui, au même moment, luttait pour le même but: “...Mais si Dieu est pour nous, qui sera contre? Le bien où nous aspirons ne mérite-t-il pas d’être acheté à grand prix? ...L’amour du grand Jésus combattra pour nous qui ne désirons travailler que pour son amour. S’il nous veut dans la Nouvelle-France, ses desseins s’accompliront malgré tous les hommes<sup>43</sup>”

En la fête de saint Mathieu, le 21 septembre 1637, Chaumonot rencontra le Père Vitelleschi, au sortir de la chapelle, après sa messe: “Notre frère Chaumonot, vous avez gagné votre cause”. Puis lui mettant les mains sur la tête, il ajouta avec une tendresse de Père: “Mon cher enfant, vous irez au Canada.<sup>44</sup>” Cette nouvelle lui apporta une joie qui égalait celle de ses premiers vœux.

40. AB, I: 40.

41. AB, I: 41.

43. Marie de l’Incarnation à Dom Raymond de Saint-Bernard, le 13 mai 1635, ES, 3: 78.

44. AB, I: 42.

Il commença immédiatement les exercices spirituels. Dans sa retraite, le Père Poncet vint l'interrompre pour l'entretenir d'un pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, effectué à pied et en demandant l'aumône, pour solliciter la protection de Marie, à l'exemple de Marie de l'Incarnation qui, quelque temps auparavant, écrivait à Dom Raymond de Saint-Bernard: "J'ai beaucoup confiance en la très sainte Vierge, et je ne peux m'ôter de l'esprit qu'elle aime la Nouvelle-France et que c'est elle à qui il faut avoir recours"<sup>45</sup>. Il accepta l'offre bien que les douceurs qu'il goûtait dans sa solitude l'eussent porté à répondre avec Gerson: "Il est rare que qui voyage beaucoup en devienne plus saint."

Peu de temps auparavant, pendant sa préparation à la communion, il pria la sainte Vierge de lui inspirer une action agréable envers son très cher fils, qu'il s'apprêtait à recevoir. Alors il sembla entendre "du fond de son cœur" Marie: "Faites vœu de chercher toujours et en toutes choses la plus grande gloire de Dieu". Il répondit intérieurement: "Je le veux bien, ô sainte Vierge! pourvu que vous soyez ma caution et que vous m'aidiez à garder une telle promesse". Par suite, il révéla au Père Général ses grâces extraordinaires. "Etes-vous scrupuleux"? demanda le Père Général. A la réponse négative, il reprit: "Dieu soit béni, vous pouvez faire ce vœu; mais attendez à vous y engager lorsqu'il se rencontrera en quelque occasion favorable comme d'un lieu de quelque grande dévotion où Dieu vous aurait attiré". Voici comment l'occasion proposée se présenta:

"Ce qui me confirma dans ma pensée fut que le propre jour que le Père Poncet m'interrogeoit dans ma retraite pour m'apprendre qu'il me vouloit mener à Lorette, la nuit pendant mon sommeil je vis en songe une personne que je pris pour ma mère: mais son visage noirâtre et basané m'étonna; ma vraie mère ne m'ayant jamais paru avoir le teint brun. Le matin, immédiatement après mon lever, avant que qui que ce soit fut entré dans ma chambre, je trouvai sur ma table un écrit où étoient ces mots: "Votre beau vœu est enregistré dans le ciel; il faut le présenter à Dieu sous les auspices de la Mère par excellence". Alors je me persuadai que la personne qui

---

45. Marie de l'Incarnation à Dom Raymond de Saint-Bernard, 2 octobre, 1635, ES, 3: 84. La phrase attribuée à Gerson par Chaumonot semble bien être un texte de l'Imitation de Thomas à Kempis.

m'avoit apparu durant mon sommeil étoit la Bienheureuse Vierge qui vouloit me servir de mère; et qu'elle avoit apparu sous la figure et avec la couleur qu'a son image à Lorette afin que je reconnusse par là que sa Sainte Maison étoit le lieu où elle désiroit que je me dévouasse à la plus grande gloire de Dieu".

Ils partirent au début d'octobre 1637. Dès le premier jour Chaumonot fut pris d'un mal de genou si violent qu'à chaque pas il sentait une douleur semblable à des "coups d'aleine". Huit jours entiers, il se traîna en s'appuyant sur un bâton. Les pèlerins atteignirent ainsi San Severino le 14 octobre et logèrent chez les Pères Barnabites. Une pauvre villageoise, Françoise de Ferron, morte "en opinion de sainteté", reposait dans l'église de ces bons Pères. "Je me recommandai à elle en lui promettant de la faire connoître dans toutes les occasions que j'en aurais jamais, si elle m'obtenait de Dieu ma guérison". Après la communion, offerte en action de grâces des faveurs qu'elle a reçues du ciel, il fut guéri entièrement et ils arrivèrent à Lorette "vers la St. Luc" probablement le 17 octobre<sup>46</sup>.

Avec grande ferveur, ils recommandèrent à Marie le succès de leur voyage en Canada et ils conçurent le projet de bâtir plus tard en Nouvelle-France une chapelle sous le vocable de Notre-Dame de Lorette et sur le même plan. C'est là aussi que Chaumonot prononça le vœu précédemment inspiré par la sainte Vierge<sup>47</sup>.

A Rome, il apprit que le Canada était sous le patronage du glorieux saint Joseph. Pierre Chaumonot obtint alors du Père Général la permission de se nommer Joseph Marie Chaumonot, afin de se mettre "sous la protection de deux époux vierges, de reconnaître par là les obligations qu'il en avait et de s'exciter à l'imitation de leurs vertus<sup>48</sup>."

46. Le récit du vœu et de cette guérison est un résumé: AB, I: 42-47.

47. Nous reparlerons de ce vœu dans un chapitre subséquent sur la vie intérieure du Père Chaumonot.

48. AB, I: 48. Il est assez difficile de rétablir la véritable orthographe du nom de Père Chaumonot car il a varié sa signature. Ainsi on trouve tantôt Pierre, tantôt Pierre-Joseph-Marie, tantôt J.M., ou simplement son nom sauvage Héchon, qu'il avait hérité du Père Brébeuf. Il donne à son nom de famille tantôt deux n, tantôt un seul. Enfin, il transforme son nom selon la langue dont il se sert. Il faut avouer que c'était chose assez commune à cette époque. Dans ses lettres en italien, il signe Calmonotti, *Bulletin des recherches historiques* (BRH), 8 (1902): 38.



Nous ignorons la date de l'ordination de Joseph-Marie Chaumonot<sup>49</sup> mais nous savons par l'autobiographie qu'à cette époque on permettait aux nouveaux prêtres de Rome de dire leur première messe dans le lieu inspiré par leur dévotion. Chaumonot choisit, on s'en doute un peu, une chapelle construite par le Cardinal Palloti, sous le nom et sur le modèle de la Sainte Maison de Lorette<sup>50</sup>.

Le Père Félix Martin, sans donner de sources, affirme: "Presque aussitôt après son ordination<sup>51</sup>, le Père Chaumonot quitta Rome avec le Père Poncet, et alla en France se préparer à son embarquement pour le Canada. En attendant ce moment, ils furent tous les deux envoyés au noviciat de Rouen, afin de suppléer autant qu'ils le pourraient à leur troisième année de probation"<sup>52</sup>. Dom Jamet, de son côté, affirme: "Poncet qui, à Paris, devait faire son troisième an avant de s'embarquer pour le Canada, résidait au noviciat, rue du Pot-de-Fer. C'est comme missionnaire désigné pour partir par la prochaine flotte qu'il s'occupait des affaires de la Mission<sup>53</sup>."

Pendant ce temps, le Père Charles Lalemant, dès février 1639, avait préparé "tout ce qui était nécessaire au voyage"<sup>54</sup>. Mais on sait qu'au XVIIe siècle, il fallait un temps interminable pour équiper une flottille<sup>55</sup>.

49. Fin de 1637 ou début de 1638. Dom Jamet écrit que son compagnon le Père Poncet fut ordonné en 1638, ES, 2: 321.

50. AB, I: 49. Chaumonot ajoute plaisamment qu'il a souvent souhaité la papauté à ce vertueux prélat pour sa dévotion à Notre-Dame.

51. On ignore les dates exactes des déplacements de Chaumonot jusqu'au départ le 4 mai 1639. Sur le manuscrit original, on lit ceci: "Je pense qu'il manque ici un petit cahier". Auguste Carayon, éd.: *Le Père Pierre Chaumonot de la Compagnie de Jésus. Autobiographie et pièces inédites publiées par le Père Auguste Carayon de la même Compagnie*, (Poitiers, 1869), 37. Désormais, l'abréviation sera: Carayon.

52. Félix Martin éd.: *Autobiographie du Père Chaumonot de la Compagnie de Jésus et son Complément* (Paris, 1885), 45. A l'avenir, nous citerons: Martin.

53. ES, 2: 359, n. 2. Dom Jamet s'appuie sur la Relation de 1654 de Marie de l'Incarnation: "Il (M. de Bernières) vint à Paris... Il sut qu'il n'y avait pour lors que le Père Poncet, lequel avait pour lors quelque soin de ce qui concernait les affaires de cette Mission". ES, 2: 339. Voir aussi ES, 2: 321, n. 7.

54. ES, 2: 352, n.a. "si secrètement que les Pères mêmes de sa maison ne s'en étaient pas aperçus".

55. Voir par exemple les préparatifs de voyage de d'Iberville dans: Guy Frégault, *D'Iberville le conquérant* (Montréal, 1944), 280, 311.

3. — *En route pour la Nouvelle-France*

Finalement, le jour du départ fut fixé au 4 mai. Aux quais de Dieppe, ce matin-là, il y avait "grande foule". Bien que célèbres, les Jésuites missionnaires n'avaient pas attiré toute cette masse. Non, elle s'était rassemblée pour saluer Madame de la Peltrie, les Révérendes Mères Ursulines: Marie de l'Incarnation, la "Thérèse de nos jours et du Nouveau-Monde"<sup>56</sup>, Marie de Saint-Bernard, Cécile de Sainte-Croix et trois religieuses Hospitalières, les Révérendes Mères: Anne Lecointre de Saint-Bernard, Marie Forestier de Saint-Bonaventure de Jésus, Marie Guenet de Saint-Ignace, plus une future converse, Catherine de la Passion<sup>57</sup>. Elles étaient les premières à affronter les périls de la mer et les dangers du Nouveau-Monde.

La flottille se composait de trois vaisseaux. L'amiral *Saint-Joseph* reçut le Père Barthélemy Vimont<sup>58</sup> et les religieuses Ursulines et Hospitalières. Sur les deux autres vaisseaux, montèrent le Père Poncet, le frère coadjuteur Claude Jager<sup>59</sup> et le Père Chaumonot. Il est important de noter que ce dernier n'était pas sur le même bateau que Marie de l'Incarnation, comme le répètent plusieurs

56. Ce mot célèbre est de Bossuet. Voir *Instructions sur les études d'oraison* (Traité I, Livre IX, n. 4, Édition Lachat, XVIII), 584. A propos de la foule qui les entourait, Marie de l'Incarnation écrira: "Nous étions de tous côtés entourées de monde", ES, 2: 354.

57. Un ecclésiastique élevé en dignité dira: "La France ne sait pas la perte qu'elle fait en perdant la Mère de l'Incarnation. Si l'on connaissait sa sainteté et ce qu'elle peut auprès de Dieu, il n'y a personne qui ne s'opposât à sa sortie et qui ne fit son possible pour la retenir", ES, 2: 365, n. 17. De son côté, Parkman écrira à sa manière romantique: "To the nuns, pale from their cloistered seclusion, there was a strange and startling novelty in this new world of life and action, the ship, the sailors, the shouts of command, the flapping of sails, the salt wind, and the boisterous sea", Francis Parkman, *The Jesuits in North America in Seventeenth Century*, 181. Voir aussi l'étude du Père Jules Lebreton dans: *Tu solus sanctus, Jésus-Christ vivant dans les Saints, Étude de Théologie mystique* (Paris, 1948), Livre II, *L'union mystique dans la vie apostolique: Marie de l'Incarnation*, 171-206.

58. Marie de l'Incarnation écrit: "C'était le Père Vimont, qui venait prendre la charge des Missions, qui conduisait tout, et, pour ce sujet, il s'était embarqué dans l'amiral", ES, 2: 367. Barthélemy Vimont (1594-1667) avait fait un premier séjour en Canada en 1629-1630, comme missionnaire au Cap-Breton. Il y revenait en 1639 pour prendre la direction générale des missions de la Nouvelle-France. Il restera au Canada jusqu'en 1648 où il repassera en Europe, ES, 2: 355, n.b.

59. Claude Jager est né le 11 octobre 1598, dans le diocèse de Verdun. Il est entré dans la Compagnie de Jésus le 8 mars 1625 à Paris. Il revint en France le 21 septembre 1650 et mourut à Lafèche le 17 octobre 1676, Melançon, 40.

auteurs<sup>60</sup>. De Tadoussac à Québec cependant, les passagers furent réunis sur un seul bateau le *Saint-Jacques*. Ainsi Chaumonot ne fut pas personnellement témoin de la rencontre de la banquise qu'il décrit<sup>61</sup>, mais il avait appris le danger couru, soit par le Père Vimont, soit par les autres passagers<sup>62</sup>. Marie de l'Incarnation elle-même écrit: "Les autres Pères (Poncet et Chaumonot) étaient dans les autres vaisseaux pour aider spirituellement tous les passagers<sup>63</sup>."

Les trois vaisseaux partirent donc ensemble le 4 mai 1639 et ils ne tardèrent pas à courir un grand danger, comme le raconte Marie de l'Incarnation:

"Nous avons donc passé les côtes d'Angleterre et nous sortons de la Manche en très bonne disposition, grâces à notre bon Jésus, non sans avoir été en danger d'être prises par les Espagnols et les Dunkerquois. Il y a peu de jours que nous avons découvert une de leurs flottes d'environ vingt vaisseaux, mais notre capitaine a prudemment pris la route d'Angleterre pour éviter la rencontre. Nous en avons vu de loin plusieurs autres, sans pouvoir distinguer les couleurs ni juger d'où il sont. A présent que nous quittons la Manche, nous sommes hors de danger des ennemis, mais il n'y a que Dieu qui sache si nous sommes à couvert de ceux des tempêtes et de la mer"<sup>64</sup>.

Marie de l'Incarnation prévoyait juste car elle écrira à son frère le 1er septembre 1639: "...non que nous n'ayons souffert de grands travaux durant trois mois de navigation parmi les orages et les tempêtes qui, pour treize cents lieues que nous avons à faire, nous en

60. Parkman: "In the ship were also three young hospital nuns... Here, too, were the Jesuits Chaumonot and Poncet, on the way to their mission, together with Father Vimont...", *The Jesuits in North America*, 181. Gobillot: Il (Poncet) prenait à Dieppe, avec les Pères Vimont et Chaumonot, le bateau qui emmenait au Canada Mme de la Peltrie, ainsi que trois religieuses Ursulines et trois Hospitalières", *Les Premiers Martyrs du Canada*, 169. Campbell: "They came by way of France and crossed the ocean with the venerable Marie de l'Incarnation", *Pioneer Priests of North America*, I: 127.

61. Chaumonot au Père Vitelleschi, le 7 août 1639 dans Carayon, 115-117.

62. Le récit est beaucoup plus détaillé dans une lettre de Mère Cécile de Sainte-Croix à la Supérieure des Ursulines de Dieppe, dans ES, 3: 146-147. Marie de l'Incarnation raconte le même fait, mais d'une manière plus surnaturelle, ES, 2: 355-357.

63. ES, 2: 367.

64. Marie de l'Incarnation à la Mère Françoise de Saint-Bernard, de l'amiral de *Saint-Joseph*, sur mer, le 20 mai 1639 dans ES, 3: 133.

ont fait faire plus de deux mille”<sup>65</sup>. De son côté, Chaumonot écrit au Père Général: “Après trois mois d’une navigation très fâcheuse, à cause des brouillards qui nous ont environné pendant trois semaines, avec danger de naufrage contre les énormes glaçons qui flottent sur ces mers”<sup>66</sup>.”

Les traversées sur les vaisseaux de l’époque étaient pour le moins terribles. Une religieuse Ursuline, Sœur Cécile de Sainte-Croix<sup>67</sup> écrit une longue lettre très circonstanciée, d’un pittoresque tout féminin où, cependant, le réalisme ne manque pas et dans laquelle elle raconte les péripéties du voyage:

Il m’a, dis-je, souvent passé par l’esprit que c’est autre chose d’expérimenter les incommodités de la mer que d’en ouïr parler seulement. Quand on se voit à deux doigts de la mort, on se trouve bien étonné. Je pense bien que toutes les autres qui ont plus de mortification que moi passeront cela plus doucement; mais aussi je vous dis mon infirmité...

Quasi dès aussitôt que je vous écrivis ma dernière, nous eûmes une furieuse tempête qui dura quinze jours, avec fort peu d’intervalle, si bien que toute la semaine des Rogations, compris le jour de l’Ascension, nous fûmes privées d’ouïr la sainte messe et de la sainte communion. Nous eûmes la même mortification le jour de la Pentecôte; le vaisseau était tellement agité durant tout ce temps qu’il était impossible de se tenir debout, ni de faire le moindre pas sans être appuyée, ni même être assise sans se tenir à quelque chose, ou bien on se trouvait incontinent roulée à l’autre côté de la chambre. On était contraint de prendre les repas à plate terre et tenir un plat à trois ou quatre, et si, on avait bien de la peine de l’empêcher de verser. La plus grande partie de nous était tellement malade que des plus mortifiées<sup>68</sup>, entre autres Madame de la

65. Marie de l’Incarnation à un de ses frères, le 1er septembre 1639 dans ES, 3: 142.

66. Chaumonot au Père Vitelleschi, 7 août 1639, dans Carayon, 115-166.

67. Elle mourut à Québec en 1687 à 78 ans, ES, 3: 144, note de la lettre LIX.

68. Marie de l’Incarnation, de son côté, écrit: “Pour mon particulier j’y pensais mourir de soif: les eaux douces s’étant gâtées dès la rade et mon estomac ne pouvant porter les boissons fortes, cela me faisait un mal qui me travaillait beaucoup. Je ne dormis point presque toute la traversée. J’y pâtissais un mal de tête si extrême que, sans mourir, il ne se pouvait davantage... Je n’en faisais pas moins mes fonctions et tout ce qui était nécessaire au prochain, excepté les trois premiers jours que tout l’équipage fut malade, à cause des tempêtes de la rade qui agitaient le vaisseau”. ES, 2: 358-359.

Peltrie, ne songeait plus au Canada, qu'elle nomme pour l'ordinaire son cher pays, mais à avoir un peu de calme; et en effet, sitôt que cela vient on est guéri. Elle a été entre autres fort affligée du mal de cœur, et je vous laisse à penser quel soulagement pour sa délicatesse, car après ce mal, la plus grande incommodité du navire est la puanteur et saleté du goudron et du petun (tabac). Il fut vérifié ici à mon endroit ce que nos Mères de Tours avaient tiré dans le Nouveau Testament pour leurs compagnes, à savoir qu'*il serait donné à celui qui aurait*, car pour ce que je tiens assez de l'humidité de la mer, j'ai été tellement incommodée pendant tout ce temps-là d'une quantité d'eaux qui me sortirent par la bouche, particulièrement lorsque j'étais couchée, que je ne crois point exagérer de vous dire que j'en ai bien jeté un seau, si bien je n'avais de plus grand ennemi que le lit. Aussi pendant les grandes tempêtes, je ne couchais point; j'aimais mieux demeurer jour et nuit appuyée contre quelque chose, car il n'y avait pas moyen de tenir la tête debout. Aussi qu'il m'eût fallu une grande quantité de linge pour demeurer au lit. Vous aviez de la peine à me permettre une planche sous le matelas; tant sur mer, comme ici, on ne couche point autrement. Il n'y a pas moyen d'user de paillasse... et je n'ai point connaissance que j'aie eu de la peine à jeûner, que les Quatre-Temps de la Pentecôte dernière...

Le lendemain, nous sortîmes de l'amiral, pour nous embarquer dans le Saint-Jacques, qui est le seul des trois qui monte à Québec... Là, nous étions si étroitement logés, que quand nous étions toutes assises autour du coffre qui servait à dire tous les jours quatre messes, — nous avions ce bonheur, — et à prendre les repas, que nous prenions avec les quatre Pères, savoir est le R.P. Vimont, le P. Gondouin, le P. Poncet, le P. Chaumonot et le bon frère Claude (Jager); quand nous étions, dis-je, toutes rangées, celles d'un bout ne pouvaient passer sans faire lever les autres, car on n'avait justement que sa place, encore bien étroite; et pour coucher, il était besoin d'ajuster des planches sur le coffre et jeter nos matelas dessus; et notre nourriture commença lors de molue au vinaigre, sans beurre, ou un peu de lait, qui continua le reste du voyage, au reste avec des contentements que je ne vous saurais expliquer. La première fois que nous descendîmes en terre, ce fut le jour de la sainte Anne... Nous pensâmes encore périr. Comme nous descendions du vaisseau dans la chaloupe, peu s'en fallut qu'elle ne tournât. Nous demeurâmes dans le Saint-Jacques jusques au vendredi 29 juillet, que nous en sortîmes, à cause que les vents nous étaient contraires, et

nous mêmes dans une barque qui montait à Québec. Il n'y avait point d'autre lieu à se mettre à couvert qu'une petite chambre qui était pleine de molue quasi jusqu'au haut, si bien que nous n'y pouvions tenir que couchées les unes sur les autres, tassées comme du pain au four. Et, comme il n'y avait pas moyen, à cause de la puanteur et de la chaleur de la molue échauffée, de demeurer plus longtemps, toute une partie était contrainte de demeurer sur le tillac à la pluie, qui était lors fort importune, et la nuit aussi bien comme le jour. Il est vrai, sans comparaison, qu'il y avait moins de mortification de demeurer à la pluie que de souffrir l'incommodité de la chambre, car seulement celles qui en sortaient sentaient si fort qu'on avait peine à les supporter. L'après-midi du jour de saint Ignace, que nous attendions d'arriver à Québec, — la pluie commença et dura cinq ou six heures sans lâcher, et comme j'étais une de celles qui ne pouvaient supporter la chambre, je fus contrainte de recevoir toute celle qui voulut tomber sur moi. J'en demurai tellement trempée, comme plusieurs autres, que notre cotte en demeura plusieurs jours, depuis l'arrivée à Québec, sans sécher, qui ne m'était une petite mortification de me voir ainsi crottée devant tant d'honnêtes personnes. Le R.P. Vimont, nous voyant ainsi trempées, et sa Révérence aussi bien que les autres, et qu'il n'y avait moyen de faire du feu dans la barque pour nous sécher, il pria le maître de la barque de nous mettre à terre, dont nous étions assez proches. Ce qu'il fit. On nous alluma de bon feu et nous séchâmes en partie. Nous soupâmes à terre avec de la molue sèche et sans beurre. On nous fit une cabane à la façon des Sauvages, et encore que notre lit fût d'une couverture simple sur terre, je ne laissai pas de bien dormir. Le lendemain matin, nous retournâmes en la barque, et arrivâmes à Québec sur les huit heures du matin, jour de Saint Pierre-ès-liens<sup>69</sup>.

Nous avons tenu à citer d'importants extraits de cette longue lettre, car ils montrent bien les peines incroyables de cette dure traversée de trois mois.

A Québec, la petite colonie s'était inquiétée de l'arrivée du bateau qui, jamais encore, n'avait tant tardé. Cependant, dès l'arrivée à Tadoussac, M. Bontemps, chef de l'amiral, avait dépêché

69. Mère Cécile de Sainte-Croix à la Supérieure des Ursulines de Dieppe, le 2 septembre 1639 dans *ES*, 3: 144-146, 149-151.

une chaloupe à Québec<sup>70</sup>. Grande fut la joie de toute la colonie. Le P. Le Jeune écrira avec un enthousiasme non dissimulé, que Dom Jamet, dans son objectivité un peu froide, qualifia ainsi: "Quelque peu de littérature autour de ce débarquement modeste"<sup>71</sup>: "Quand on nous vint donner auis qu'une barque alloit surgir à Kébec, portant un Collège de Jésuites, une maison d'Hospitalières et un Couvent d'Vrsulines, la première nouvelle nous sembla quasi un songe, mais en fin descendans vers le grand fleuve, nous trouuâmes que c'étoit une vérité. Cette sainte troupe, sortant du vaisseau, se jette à deux genoux, beny le Dieu du Ciel, baisans la terre de leur chère patrie, c'est ainsi qu'ils appelloient ces contrées. Tout le monde regardoit ce spectacle dans un silence: on voyoit sortir d'une prison flottante ces vierges consacrées à Dieu, aussi fraîches et aussi vermeilles, que quand elles partirent de leurs maisons, tout l'Océan avec ses flots et ses tempestes n'ayans pas altéré un seul petit brin de leur santé<sup>72</sup>."

Pour la réception officielle, nous nous référons de nouveau à Sœur Cécile de Sainte-Croix, en verve de détails: "Sitôt qu'on aperçut la barque en laquelle nous venions, M. le Gouverneur envoya deux hommes dans un canot de Sauvages pour voir qui c'était, et (dès) qu'il en fut assuré, il nous envoya une chaloupe tapissée<sup>73</sup> pour nous mettre en terre. Il vint au-devant avec M. de Lisle, son lieutenant. Il ne se peut dire les courtoisies que nous recevons de lui. Sitôt que nous fûmes descendues à terre, nous nous mîmes à genoux, et le R.P. Vimont fit une prière pour tous. Nous allâmes droit à l'église;

70. En quittant le port de Tadoussac, peut-être à la hauteur de la Malbaie, le Saint-Jacques fut immobilisé par un calme plat. On fit heureusement la rencontre d'une barque qui montait à Québec. Jésuites et religieuses y descendirent, et, le 31 juillet au soir, après des privations qui comptèrent parmi les plus pénibles de la traversée, l'on aborda à la pointe occidentale de l'île d'Orléans. On y campa toute la nuit. C'est là que le matin suivant, la chaloupe de M. de Montmagny accosta pour prendre tous les voyageurs et les conduire à Québec, ES, 2: 388.

71. Il faut comprendre la joie immense que causait l'arrivée de ce renfort si précieux. Mais Dom Jamet se reprend en ajoutant toutefois un bémol: "La réalité moins panachée n'en est pas moins émouvante", ES, 3: 151, n. 38.

72. Augustin Côté, éd.: *Relations des Jésuites* (3 vol., Québec, 1858), I (1639): 8. A l'avenir, l'abréviation sera: Q.

73. "bien munie de rafraîchissements", Marie de l'Incarnation dans ES, 2: 368.

on chanta le *Te Deum*<sup>74</sup>, entendîmes la sainte messe et communions, puis après nous vîmes saluer M. le Gouverneur en sa maison où nous dinâmes<sup>75</sup>.”

Ce jour-là, en l'honneur des arrivants, les habitants de Québec<sup>76</sup> chômèrent<sup>77</sup>. Le lendemain, les nouveaux venus visitèrent Québec et ses environs. Aux Pères Poncet et Chaumonot, fut réservé l'honneur de baptiser quelques sauvages<sup>78</sup>. Marie de l'Incarnation résume bien l'impression de tous : “Ce que nous avons vu en arrivant dans ce nouveau monde nous a fait oublier tous nos travaux : car entendre louer la Majesté divine en quatre langues différentes, voir baptiser quantité de Sauvages, entendre les Sauvages mêmes prêcher la loi de Jésus-Christ à leurs compatriotes et leur apprendre à bénir et à aimer notre Dieu, les voir rendre grâces au ciel de nous avoir envoyées dans leur pays barbare pour instruire leurs filles et leur apprendre le chemin du ciel ; tout cela, dis-je n'est-il pas capable de nous faire oublier nos croix et nos fatigues, fussent-elles mille fois plus grandes qu'elles n'ont été<sup>79</sup>.”

Mais, les réceptions terminées, il fallait se mettre à l'œuvre. Dès le 3 août, Chaumonot, qui venait de passer “sept années dans la douce Italie”<sup>80</sup>, partait de Québec avec Poncet pour le pays des Hurons. “C'était le champ d'action rêvé pour sa nature ardente”<sup>81</sup>, dans ce Canada, “le plus détestable pays du Nord”<sup>82</sup>.”

Ainsi, après une jeunesse “accidentée”, qui constitue une véritable épopée, après quelques années de vie religieuse, qui forment le prélude d'une véritable ascension vers une sainteté authentique,

---

74. On tira du canon, Q, I (1639): 8.

75. Sœur Cécile de Sainte-Croix à la Supérieure des Ursulines de Dieppe, le 2 septembre 1639 dans ES, 3: 151.

76. 250 habitants environ, ES, 2: 368, n.a.

77. ES, 2: 368.

78. Q, I (1639); 8.

79. Marie de l'Incarnation à un de ses frères, le 1er septembre 1639 dans ES, 3: 142.

80. René Gobillot, *Les Premiers Martyrs du Canada*, 120.

81. *Ibid.*, 120.

82. Voltaire au Comte d'Argental, le 1er novembre 1760, dans Georges Goyau, *Les Origines religieuses du Canada*, XLI.



le Père Pierre-Joseph-Marie Chaumonot entreprend une héroïque carrière missionnaire de cinquante-deux années, où, suivant les expressions de saint Paul, par les labeurs, les veilles, les privations, une vie toute pure, une prudence éclairée, par la longanimité et la bonté, plein de l'Esprit Saint et débordant de charité<sup>83</sup>, il devait se montrer vraiment ministre de Dieu.

André SURPRENANT, S.J.

(à suivre)

---

83. II Cor., VI, 4-7.